

APPEL À CONTRIBUTION

L'Europe étudiée par ses « Autres » Expériences passées et contemporaines

Coordination

Fernanda Azeredo de Moraes, Yolíniztli Pérez-Hernández & Émir Mahieddin

En Europe, l'ethnologie a connu son essor avec la colonisation des territoires et des populations partout dans le reste du monde (l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine, le Moyen Orient). Depuis plusieurs décennies, le caractère situé du sujet de recherche supposé « neutre » (homme, blanc, hétérosexuel) et les conditions de possibilité d'un tel développement (la domination coloniale) ont été largement mis en évidence par différents courants intellectuels. Les critiques subalternistes, postcoloniales et décoloniales, les épistémologies du Sud et les savoirs situés des épistémologies féministes ont permis de renouveler et de remettre en cause les logiques inégalitaires qui structurent la recherche en sciences humaines et sociales, récusant au passage la fabrique d'un « universel » trop souvent isomorphe aux regards sur le monde portés depuis l'Europe et les États-Unis. Elles ont mis au jour le caractère « provincial » de tout discours scientifique – toujours ancré dans le contexte historique et culturel de sa production. Cependant, ces épistémologies et analyses « venues d'ailleurs » font aujourd'hui, dans des pays comme la France, l'objet de polémiques et de méfiance dans les espaces académique et public. Par ailleurs, les mesures restrictives visant à réguler l'immigration, dont le dispositif « d'accueil » des étudiant·e·s étranger·e·s « Bienvenue en France » est un cas archétypal, indiquent que le cosmopolitisme caractéristique de l'anthropologie reste un privilège réservé aux personnes issues des pays les plus dotés en moyens financiers.

Si les ressorts de la géopolitique inégalitaire du savoir en anthropologie ont déjà été dénoncés dans les années 1970-80, il faut bien admettre que cette dernière est toujours prégnante dans la discipline. Depuis les débuts de l'anthropologie moderne, plusieurs chercheur·e·s ont pris le chemin inverse de celui auquel la discipline est habituellement associée : ils et elles sont parti·e·s d'Amérique latine, ainsi que d'Afrique, d'Asie et du Moyen Orient, afin de faire de l'Europe et des États-Unis, leur terrain de recherche. Néanmoins, ces productions scientifiques demeurent peu visibles au sein des champs universitaires, autant en Europe qu'ailleurs, et sont souvent auréolées d'un statut expérimental de curiosité, quand elles ne sont pas tout bonnement oubliées.

En Europe, la majorité des étudiant·e·s et chercheur·e·s en sociologie et en anthropologie venu·e·s d'Amérique latine, d'Afrique, d'Asie et du Moyen-Orient se retrouvent bien souvent assigné·e·s à faire de « leurs pays d'origine » ou de « leur communauté » des objets d'enquête et des terrains de recherche, encouragé·e·s à s'étudier « soi-même » ou à étudier un « soi-même dans un ailleurs ». Ainsi, aujourd'hui encore, il reste inhabituel – voire insolite – de voir l'Europe et les États-Unis, et surtout leurs groupes dominants, devenir des objets étudiés par leurs « Autres », notamment des

personnes issu·e·s d'anciennes colonies. Ce contexte nous pousse à interroger les conditions sociales, économiques et scientifiques de la légitimité et de l'autorité de ces « autres » ethnographes « non-européen·ne·s » à produire des connaissances sur les sociétés européennes. Cette proposition n'enlève évidemment rien au caractère problématique et relationnel de l'« européenité » qui ne saurait être réduite à un ensemble de traits aisément isolables. Il conviendra d'interroger et de « provincialiser » les ressorts de sa construction sociale dans ce volume.

La question fondamentale de la légitimité du regard anthropologique se pose à nouveau frais : qui a le droit et la possibilité de porter son regard sur autrui ? Fort de ce regard, qui a le droit d'énoncer la vérité sur l'Autre, de dire la vérité de l'Autre – et dispose des conditions matérielles, entre autres, pour ce faire ? Everett Huges affirmait à raison dans « Who Studies Whom ? » (1996), que l'égalité de regard ne sera atteinte que quand les Trobriandais se rendront en Angleterre pour faire des enquêtes sur Malinowski et les sien·ne·s. Force est de constater que ce retournement du regard et cette quête d'égalité épistémique demeurent inaboutis ; les causes et surtout les conséquences sur la production des savoirs de l'anthropologie restent à explorer.

Ce dossier propose de reprendre ce questionnement en rassemblant des travaux menés par des anthropologues « non-européen·ne·s », perçues comme telles, ou « issues » de l'immigration postcoloniale, ayant travaillé *sur* les sociétés européennes. Il ne s'agit pas de réduire trop rapidement ces configurations à une affaire de subalternité des chercheur·e·s, puisqu'elles révèlent souvent la géométrie variable des rapports de pouvoir qui marquent inévitablement toute relation ethnographique. Il convient plus précisément de questionner le rôle des assignations de race, et de leur articulation à celles de classe et de genre, dans le cadre d'enquêtes réalisées par des chercheur·e·s « non-européen·ne·s » sur des sociétés européennes. De quelles manières l'expérience d'assignation identitaire (ethnique, de genre, nationale, raciale, confessionnelle) sur le terrain fait-elle écho aux expériences d'assignation dans les institutions de recherche de l'anthropologie et comment les deux arènes s'articulent-elles ? Quels sont les enjeux entourant la diffusion, la réception et la reconnaissance de ces travaux ? Quel est le récit de soi que produisent les anthropologues en question sur le terrain et dans l'institution ? Dans les nouvelles formes de mobilités qui caractérisent la recherche internationale, depuis quels lieux ces anthropologies parlent-elles ? Dans quelle mesure les ethnographes qui s'engagent dans cette voie permettent-ils-elles véritablement aux sociétés européennes un regard éloignée sur elles-mêmes ? Cette anthropologie produit-elle des savoirs nouveaux, et si oui, quels sont-ils ? Dans quelle mesure permettent-ils-elles, pour paraphraser la poétesse Gloria Anzaldúa, d'y bâtir de nouveaux ponts, chemin faisant ? « *Caminante, no hay puentes, se hacen puentes al andar* ».

Calendrier

Les résumés des propositions (5 000 signes) sont à adresser par e-mail, en français ou en anglais, en format Word, avant le **1^{er} octobre 2021 aux trois** coordinateur·trices **avec copie** à la rédaction du *Journal des anthropologues* (afa@msh-paris.fr), et les articles complets (si acceptés), d'une longueur maximum de 40 000 signes (espaces compris) avant le **15 mars 2022**. Les articles pourront être publiés en français ou en anglais.

Contacts

Fernanda Azeredo de Moraes : fernanda.azedodemoraes@ehess.fr

Yolinliztli Pérez-Hernandez : yolinliztli.perez-hernandez@ined.fr

Emir Mahieddin: emir.mahieddin@ehess.fr

CALL FOR PAPERS

Europe studied by its “Others” Past and contemporary experiences

Coordination

Fernanda Azeredo de Moraes, Yoliliztli Pérez-Hernández & Émir Mahieddin

In Europe, the development of ethnology has been parallel with the colonization of territories and populations all over the world (Asia, Africa, Latin America, the Middle East). For several decades, the situated nature of the supposedly “neutral” research subject (male, white, heterosexual) and the conditions of possibility for such a development (colonial domination) have been widely highlighted by different intellectual currents. Subaltern studies, postcolonial and decolonial critiques, epistemologies of the South, and the situated knowledge of feminist epistemologies made it possible to renew and question the unequal logics that structure research in the humanities and social sciences. Those perspectives challenge the process of fabrication of a “universal” that is too often isomorphic to the views of the world from Europe and the United States. They have brought to light the “provincial” character of any scientific discourse—always anchored in the historical and cultural context of its production. However, these epistemologies and analyses “from elsewhere” are today, in countries such as France, the object of polemics and distrust in the academic and public spheres. Moreover, restrictive measures aiming at regulating immigration (i.e., “*Bienvenue en France*,” an archetypal case), indicate that the cosmopolitanism characteristic of anthropology remains a privilege reserved for people from the most financially privileged countries.

Although the geopolitical inequality of knowledge in anthropology was already denounced in the 1970s and 1980s, it must be admitted that such a perspective remains prevalent in the discipline. However, since the beginnings of modern anthropology, several researchers have taken the opposite path to the one with which the discipline is usually associated: they have left Latin America, as well as Africa, Asia, and the Middle East, in order to make of Europe and the United States their research fieldworks. Alas, these scientific productions remain little visible within academic fields, both in Europe and elsewhere, and are often haloed by an experimental status of curiosity, when they are not simply forgotten.

In Europe, the majority of students and researchers in sociology and anthropology from Latin America, Africa, Asia, and the Middle East often find themselves assigned to make of “their countries of origin” or “their communities” objects of investigation and research fields. They are encouraged to study “themselves” or a supposed “themselves elsewhere.” Thus, even today, it remains unusual—even extraordinary—to see Europe and the United States, and especially its dominant groups, become objects of study for their “Others,” especially researchers from former colonies. This context leads us to question the social, economic, and scientific conditions of the legitimacy and authority of these “non-European” ethnographers to produce knowledge about European societies. Of course,

such a proposal does not detract from the problematic and relational character of “Europeanness,” which cannot be reduced to a set of easily isolable characteristics. This volume will be an opportunity to question and to “provincialize” such social constructions.

The fundamental question of the legitimacy of the anthropological gaze is raised anew: who has the right and the possibility to study Others? Who has the right to speak the truth about the Other, to speak the truth of the Others? But also, who has the material conditions, among others conditions, to do so? Everett Hughes rightly argued in “Who Studies Whom?” (1996), that equality of gaze will only be achieved when Trobrianders go to England to investigate Malinowski and his people. It is clear that this reversal of the perspective and this quest for epistemic equality remain unattained; the causes and, above all, the consequences on the production of anthropological knowledge remain to be explored.

This volume proposes to explore these questions by bringing together works carried out by “non-European” anthropologists, those perceived as such, or those coming from postcolonial immigration, who work or who have worked *on* European societies. It is not about reducing these configurations too quickly to a matter of the subalternity of the researchers, since these accounts often reveal the variable geometry of the power relations that inevitably mark any ethnographic relationship. More specifically, it is appropriate to question the role of race assignments and their articulation with those of class and gender in the context of investigations carried out by “non-European” researchers on European terrains. In what ways does the experience of identity assignment (ethnic, gender, national, racial, confessional) in the field echo the experiences of assignment in the research institutions and how do the two spheres articulate? What are the challenges surrounding the dissemination, reception, and recognition of such works? What is the self-narrative produced by the anthropologists in question in the field and in the institution? In the new forms of mobility that characterize international research, from which places do these anthropologies speak? To what extent do the ethnographers who engage in this path genuinely allow European societies to look at themselves from a distance? Does this anthropology produce new knowledge, and if so, which kind? To what extent do they allow, to paraphrase the poet Gloria Anzaldúa, to build new bridges along the way? “*Caminante, no hay puentes, se hacen puentes al andar*”.

Calendar

Abstracts of proposals (5,000 characters) should be sent by e-mail, either in French or in English, in Word format **to all** the coordinators **with a copy to** the editorial staff of the *Journal des anthropologues* (afa@msh-paris.fr) **before October 1st, 2022** and full papers (if accepted), with a maximum length of 40,000 characters (including spaces) before 15th of Mars 2022. Papers will be published in French or in English.

Contacts

Fernanda Azeredo de Moraes : fernanda.azedodemoraes@ehess.fr

Yolinlitzli Pérez-Hernandez : yolinlitzli.perez-hernandez@ined.fr

Emir Mahieddin: emir.mahieddin@ehess.fr